

COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | *Dix-septième siècle*

**2014/4 - n° 265
pages 733 à 755**

ISSN 0012-4273

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2014-4-page-733.htm>

Pour citer cet article :

« Comptes rendus »,
Dix-septième siècle, 2014/4 n° 265, p. 733-755. DOI : 10.3917/dss.144.0733

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Dénes Harai, *Gabriel Bethlen Prince de Transylvanie et roi de Hongrie (1580-1629)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire Hongroise », 2013, 295 p., 21,5 × 13,5 cm, 30 €.

Dénes Harai, jeune historien qui dirige la collection Histoire Hongroise aux éditions L'Harmattan, nous donne la biographie d'un prince qui a joué un rôle important en Europe centrale au cours du premier tiers du XVII^e siècle, Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie (1613-1629), accessoirement roi élu de Hongrie. En effet ce noble hongrois de Transylvanie a su s'imposer comme un habile partenaire des Habsbourg, des Ottomans, voire de la diplomatie française des années 1620. Même s'ils sont connus en Hongrie, en Roumanie ou en Autriche, le rôle et la personnalité de Gabriel Bethlen sont ignorés en France, de sorte que la biographie de D. Harai comble une lacune. Cette étude s'appuie sur les nombreux travaux qui lui ont été consacrés en langue hongroise, sur des sources imprimées, voire sur quelques recherches d'archives à Budapest et à Paris. Elle est convenablement illustrée et comporte, outre une biographie et une bibliographie, quelques images en noir et blanc, ainsi que les cartes nécessaires à la compréhension d'un destin mouvementé.

Gabriel Bethlen (1580-1629) était issu d'une famille de la moyenne noblesse hongroise de Transylvanie. Orphelin à 12 ans, né catholique et devenu calviniste, il a toujours témoigné d'une grande tolérance, indispensable il est vrai dans une principauté où cohabitaient officiellement depuis 1569 catholiques, luthériens, calvinistes unitariens et orthodoxes. Il a reçu très jeune une bonne formation militaire, mais une instruction générale limitée (il acquit assez tard des rudiments de latin). Adolescent, il a participé activement à la Guerre de Quinze ans et prit part à la bataille de Mezökeresztes (1597), où le sultan ottoman vainquit l'armée chrétienne. Dans une Transylvanie profondément divisée, il fit partie de l'entourage des Bathory, s'opposa à Michel le Brave, puis rallia tardivement le camp favorable aux Ottomans, en prenant l'initiative de se réfugier à Istanbul. C'est avec leur soutien qu'il fut élu prince de Transylvanie en 1613. Il se révéla alors un véritable homme d'État, en mettant fin à la période troublée qui durait depuis la mort d'Etienne Bocskai, en 1605. Calviniste, il prit parti contre les Habsbourg.

C'est pourquoi, en 1619, il s'engagea dans la guerre de Trente ans aux côtés des États de Bohême révoltés contre Ferdinand II. Il mit le siège devant Vienne, mais se retira rapidement. En 1620, il accepta la couronne de Hongrie, mais, fort habilement, il ne se fit pas couronner pour ne pas rompre les ponts avec le roi légitime Ferdinand II. Après la victoire de l'armée de ce dernier à la Montagne Blanche, il s'empressa de négocier un compromis : par le traité de Nikolsburg (1621), il renonça à la couronne de Hongrie moyennant de substantielles compensations territoriales : les 7 comitats de Hongrie orientale appelés depuis le *Partium* et les deux duchés d'Oppeln et de Ratibor en Haute Silésie. En 1622, il reprit les hostilités contre Ferdinand II, qui trouva bientôt un compromis avec la Diète hongroise, de sorte que Bethlen se trouva à nouveau isolé. En 1625, il recommença la guerre avec l'empereur Ferdinand II, à la faveur de l'intervention danoise en Allemagne. Pourtant, par la paix de Presbourg (1626), il abandonna la lutte et se fit confirmer ses acquisitions de 1621 en Hongrie orientale. Il épousa Catherine de Brandebourg et peu de temps avant sa mort conclut une alliance avec la Pologne et la Suède, dans le but de reprendre la guerre contre Ferdinand II. La Diète de Transylvanie lui trouva un successeur dans une autre famille, les Rakoczi.

La base de son pouvoir était la principauté de Transylvanie, qui depuis le traité d'Andri-nople de 1568, était en droit à la fois vassale de la Porte et de la Couronne de Hongrie, en fait, indépendante.

Les réalisations de ce personnage audacieux et novateur ont été naguère valorisées par l'historiographie marxiste, qui continuait en fait la célébration orchestrée par les historiens nationalistes hongrois. Mais le cas de la Transylvanie n'en est pas moins original et mérite qu'on

s'y attarde. Le pouvoir politique y appartenait à la moyenne noblesse hongroise, mais aussi aux Sicules et aux Saxons (des colons d'origine allemande établis au XIII^e siècle), tandis que les paysans roumains étaient de condition servile. La diète, où siégeaient des représentants des Sicules, des villes « saxonnnes » et de la noblesse hongroise, était moins puissante qu'en Hongrie ou qu'en Pologne.

Il a développé le pouvoir princier en Transylvanie, et il s'est affranchi du contrôle de la diète. Il a créé une armée permanente d'une vingtaine de milliers de cavaliers et de haïdouques (paysans hongrois affranchis), ce qui lui permettait d'intervenir dans les conflits régionaux, de sorte que la principauté a joué avec Bethlen un rôle disproportionné par rapport à sa puissance réelle. Bethlen a su tirer parti de la position stratégique de la Transylvanie : c'était un château fort naturel en Europe orientale, qui depuis 1568 était devenu un condominium austro-turc, en fait indépendant grâce à l'habileté diplomatique de Bethlen. Alors que la Transylvanie était un pays relativement pauvre et arriéré, malgré ses mines d'or et de cuivre et ses marchands « saxons », il a encouragé le mercantilisme. Il a aussi encouragé l'établissement de commerçants juifs

Il a favorisé l'essor intellectuel du pays en protégeant les collègues calvinistes mais aussi les Jésuites et en attribuant des bourses à des élèves doués pour qu'ils fassent leurs études en Allemagne ou aux Provinces-Unies, faute de pouvoir créer une Université à Alba Julia.

Il est mort en 1629, probablement d'un cancer du rein. Faute d'héritier en ligne directe, l'œuvre de Gabriel Bethlen sera poursuivie, non par son épouse Catherine de Brandebourg, tante du Grand Electeur, mais par les Rakoczi qui avec Gabriel Bethlen ont assuré « l'âge d'or de la Transylvanie ».

On peut simplement regretter que cet intéressant ouvrage soit quelque peu gâté par des maladresses de forme dont la plus gênante est peut-être la confusion entre l'imparfait et le passé simple, qu'une relecture par un historien francophone aurait pu éviter.

Jean BÉRENGER

Impertinence générique et genres de l'impertinence (XVI^e-XVIII^e siècles), textes réunis par Isabelle Garnier et Olivier Leplatre, Cahiers du GADGES, n° 10, Genève, Droz, 2012, 514 p., 24 x 16 cm, 64 €.

Entré en langue au XVI^e, le terme « impertinence » se trouve à l'intersection de l'esthétique, de la morale et du savoir-vivre. La richesse de cette belle notion est bien reflétée par ce recueil foisonnant et varié, qui explore non seulement le lexique de l'impertinence, mais aussi, plus largement, la réalité qu'elle recouvre, l'écart par rapport à une norme. À l'époque considérée, cet écart est surtout considéré négativement : est impertinent ce qui enfreint les normes littéraires, contredit la *doxa* ou les recommandations de la raison. Pourtant, par son caractère *déplacé*, l'impertinence pourra ensuite être valorisée comme une manière d'interroger les préjugés et les clichés. La polarisation du terme est déjà en germe dans certaines des études, qui montrent que le discours sur l'impertinence est indissociable d'une réflexion sur la définition et la pertinence de la norme. Les vingt-neuf contributions sont, globalement, de très bonne facture, et leur organisation, présentée dans une solide introduction, décrit une progression efficace.

Théorie. À partir des définitions des dictionnaires et d'occurrences textuelles répertoriées dans la base Frantext, l'article de Marie-Hélène Servet recense les différents domaines (social, juridique, puis littéraire) dans lesquels la notion d'impertinence s'applique dans son sens premier, « disconvenance » par rapport à une norme. Le XVII^e siècle verra se